Neuvième Année. **Lundi 25 Janvier 1897** **N^lle Série — (VIIe) N° 174-75**

LA CVRIOSITÉ

REVUE DES SCIENCES PSYCHIQUES

Directeur-Rédacteur en Chef : ERNEST BOSC



ABONNEMENTS : 25 numéros............ 5 francs, pour la France et l'Etranger.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste français et étrangers.

ADMINISTRATION : PARIS, 6, place Saint-Michel. — NICE, 46, rue de France.

SAVOIR !

Quoique peu liseur, je lis un livre nouveau: *L'Enfermé* de Gustave Geffroy. C'est une étude de la vie de Blanqui, le révolutionnaire, qui passa presque toute son existence d'homme en captivité.

Gustave Geffroy est un compréhensif dont le regard perçoit l'intérieur des choses de ce monde et les conditions immédiatement déterminantes des phénomènes qui apparaissent dans le camp de la perception humaine.

Il est un spécimen de l'intellectualité nouvelle, de cette intellectualité à l'apparition de laquelle a contribué plus que toute autre chose la Théosophie, sans qu'il soit nécessaire que ceux en qui cette forme nouvelle de l'intelligence en évolution, ou en révolution au sens étymologique de ce dernier mot, fait sa manifestation, aient connaissance directe de la Théosophie.

Nous sommes à un tournant de la vie humaine, et des horizons nouveaux vont s'étendre devant les yeux des générations dormant encore dans le sommeil de la préexistence sur notre plan.

C'est arrivé au récit de l'entrée de Blanqui au Mont-Saint-Michel, que j'ai arrêté la lecture pour prendre la plume et coucher sur le papier quelques réflexions.

La réflexion qui m'a determiné à la faire est celle-ci:

Si Blanqui avait su !

La vague de conception qui passe en ce moment sur nos cerveaux, lesquels avec elle se comportent les uns comme des cailloux durs et non perceptifs de l'onde roulant sur eux, les autres comme des herbes aquatiques flottant sur l'eau et balancées par toutes ses rides, les autres comme des méduses absorbeuses de l'eau qui les porte, cette vague n'était pas encore arrivée en Europe au temps de Blanqui.

C'est pourquoi il ne savait pas. C'est pourquoi il ne pouvait pas savoir, en restant cloué au sol des perceptions vulgaires.

Pour apprendre il aurait fallu qu'il allât bien loin dans les profondeurs du manifesté, jusqu'à la zone où coule perpétuellement l'onde de compréhension qu'une faille voulue a fait descendre, sous le nom de Théosophie, sur le terrain de notre mentalité commune.

Et il ne savait pas encore qu'on pût plonger à de telles profondeurs ; il vivait sans même soupçonner leur existence.

Les masses d'hommes suivent toujours la voie où lui passait alors.

Savoir, c'est pouvoir, dit l'Occultisme.

Pour savoir il faut apprendre.

Apprendre n'est pas entasser des perceptions dans son mental, seulement ; il faut cet entassement comme matière première, et il faut beaucoup d'autres choses encore.

Blanqui n'avait pas appris et les révolutionnaires d'aujourd'hui ne cherchent pas le chemin du savoir. Perdus dans la fantasmagorie des illusions mentales, comme les explorateurs dans des forêts vierges, ce n'est qu'en de rares et passagères éclaircies qu'ils aperçoivent le bleu du ciel, leur rappelant les étendues de l'espace libre.

Ah ! si les révolutionnaires cherchaient le chemin du savoir, quelle puissance formidable ils auraient alors sous la main pour agir, pour réaliser leurs désirs ou, si la chose n'était pas possible, hypothèse reposant sur de grandes probabilités, pour démolir l'actuellement existant.

Il est vrai qu'à chacune des étapes du chemin du savoir, un certain nombre d'entre eux cesseraient d'être des révolutionnaires et, échappés aux ondes du fleuve humain qui coule sous l'épais brouillard de l'ignorance, les uns se contenteraient d'en longer les bords, les autres s'en écarteraient à angle droit pour sortir de la brume noire et lourde et trouver les régions où luit le soleil de la Connaissance.

Mais il n'en serait pas ainsi pour tous ; l'illusion que l'agir est l'action vraie, tient si tenacement au cœur des hommes que le plus grand nombre d'entre eux, dès les premières étapes sur le chemin du savoir, feraient volte-face et reviendraient au fleuve humain pour faire bouillonner ses ondes, et les ondes bouillonnantes corroderaient leurs rives, déracineraient les arbres et les buissons qui les ombragent pour les entraîner, sots flottants au grand gouffre de l'Ignorance, où coule, comme les rivières à l'Océan, le fleuve humain qui roule depuis des siècles de siècles et durant des siècles de siècles roulera encore !

A quoi bon ? — Qui sait ? répondrai-je par le mot profondément philosophique des Espagnols.

L'action humaine est utile à la vie universelle ; c'en est une manifestation ; les possibilités de cette manifestation ne sont pas épuisées, beaucoup entreront sur la scène de l'existence que nous ne connaissons pas encore.

Pourquoi ne pas en faire apparaître d'autres que celles présentes ?

Pourquoi laisser concourir l'humanité à la production des phénomènes de son ambiance uniquement par son ignorance et sa bêtise ? Quelle raison invoquer pour empêcher un peu de connaissance humaine de concourir à l'apparition des phénomènes qui servent à tisser l'existence des hommes ?

L'histoire, si elle était bien faite au point de vue humain, ne serait-elle pas surtout le récit des efforts faits par l'humanité pour entrer comme facteur conscient dans la production des phénomènes de son ambiance terrestre ?

Dès le début de l'enseignement Théosophique, on nous a dit : « La Nature préfère que la force agisse sous mode conscient que sous mode inconscient ».

Immense est la quantité de force passant par la machine humaine qui agit sous mode inconscient. Cela produit les résultats que nous connaissons.

Ne serait-il pas temps de faire produire à la force agissant par l'humanité, des résultats que nous ne connaissons pas encore ?

Pour que cela soit, il faut que les hommes d'action deviennent participants à la connaissance. Savoir, c'est pouvoir.

Oui, et si Blanqui et ses camarades de détention au Mont Saint Michel avaient su, ils auraient pu ne pas rester longtemps enfermés.

Ici plus d'un lecteur se méprendra. Ma pensée ne ressemble guère à celle qui surgira dans leur mentalité ; mais il faut passer par l'erreur pour aller à la vérité. Le lecteur pensera au pouvoir magique fendeur de murs ; un geste, un mot éventrant des remparts et laissant l'espace libre devant les pas du prisonnier. Rêve, illusion. La matière physique ne modifie pas la matière physique. C'est ailleurs qu'il faut s'adresser pour obtenir sa modification. Essayez de comprendre le *Tao*. Après avoir constaté que vous n'y avez rien compris, essayez de comprendre encore et recommencez toujours.

Quant à demander des explications aux autres, inutile ; il n'y a que l'ignorant qui puisse vous en donner et l'ignorant ne vous en donnera pas longtemps. C'est ainsi ; à prendre ou à laisser.

Il n'y a pas d'hommes plus mal préparés que nous autres Européens à l'étude des lois de la nature. Nous pensons que les cervelles sont de la cire molle sur laquelle celui qui enseigne doit appliquer des cachets et que plus une cervelle porte d'empreintes de cachets, plus celui qui en est propriétaire est savant.

La substance mentale n'est pas une cire molle, mais une matière organique, d'abord en léthargie, mais qui peut devenir vivante. Le savoir est constitué par les formes que prend cette matière organique sous le jeu des énergies vitales. On ne s'instruit qu'en faisant sortir de léthargie sa substance mentale, qu'en transmuant son amorphisme originaire en choses vivantes polymorphes.

Pauvres Européens, ridicules radoteurs de la vie grecque et de la vie romaine, parce que vous découpez et figez votre substance mentale en les formes surannées que donnèrent á la leur les Grecs et les Romains.

Notre ambiance n'est-elle pas à nous, comme la leur fut à eux ? Ne contient-elle pas aujourd'hui, notre ambiance, tout ce que contient la leur ? Alors pourquoi ne pas s'adresser à ce qui nous est offert par nos perceptions ?

Pour apprendre, il faut savoir qu'on peut apprendre et où. Dans les livres ? Oui, pour l'apprentissage à penser, pour gâcher de la matière mentale ; c'est à quoi peuvent servir les livres. Mais continuer ensuite, quand on est apte à faire surgir la pensée

vivante de sa substance mentale, c'est gaspiller la matière première indispensable à l'œuvre.

L'admiration est le gel de la substance mentale en formes fixes et inertes. Ils ont pensé comme ils ont pu les autres ; pensez comme vous pourrez ; cela vaudra toujours mieux, si peu que cela vaille, que de faire semblant de penser comme ceux qui ont pu.

En pensant on crée ; pour créer il faut détruire ; c'est la loi de l'Univers, où toute la matière est employée, où il n'y a pas d'afflux de matière nouvelle ; tout penseur, même en radotant, détruit ; à plus forte raison, quand il pense nouvellement.

La force créatrice, c'est la pensée. Plus exactement, la pensée est une des conditions déterminantes de toute création ; car rien n'arrive par cause unique ; l'unité, l'atomisme de la cause est la grande erreur humaine.

Je m'arrête, ayant donné de quoi réfléchir à ceux qui sont capables de le faire.

G. Morvan.

SOCIOLOGIE PRATIQUE

CONTEMPORAINE

(*Suite*)

LA SOCIÉTÉ DES AGRICULTEURS DE FRANCE

Nous voici, plus encore que pour les associations précédentes, en présence de tout ce qu'on peut trouver de plus complet et de plus autorisé comme « aristocratie intellectuelle et morale. »

Cependant, malgré les efforts persévérants de cette grande et peut-être déjà trop grande société, malgré le talent oratoire et la science de ses directeurs et de ses principaux membres, l'agriculture n'a pas obtenu, tant s'en faut, les satisfactions qu'on était en droit d'espérer de si persévérants et si louables efforts : les produits ruraux se vendent de plus en plus au dessous du prix de revient ; et, par suite, les campagnes continuent à se dépeupler et les grandes villes à s'encombrer, à se surpeupler.

Bonne volonté incontestable, mais impuissance non moins incontestable.

La cause de cette impuissance n'est pas tant, comme le croient les agriculteurs de plein air, d'avoir trop grandement et imprudemment ouvert la porte de la société aux agriculteurs de cabinet, de laboratoire, à des financiers, à des industriels et à des mercantis de toute espèce, de sorte que, au grand découragement des vrais agriculteurs, des adversaires avérés, comme MM. Anatole Leroy-Baulieu, Georges Picot et autres éloquents rurophobes, peuvent venir, à la tribune de la rue d'Athènes, faire applaudir leurs sophismes économiques et libertaires, lesquels, en trompant le public, le gouvernement et les intéressés eux-mêmes, ne peuvent que retarder indéfiniment l'heure de la justice pour la grande sacrifiée.

La vraie cause, la voici, telle que je l'ai exposée à la Xme section, séance du 10 mars, session de 1896.

« Chers Collègues. — Je crois que nous faisons fausse route en demandant des droits protecteurs dont l'impuissance se confirme chaque jour.

« La protection est une faveur. Or, lorsqu'on s'est résigné pendant plus d'un siècle, et surtout depuis les funestes traités de 1860, au rôle de *paria,* c'est folie d'espérer les faveurs de la protection — dont nous n'avons eu, jusqu'ici, que le simulacre.

« Ce que nous devons raisonnablement demander, c'est l'*égalité douanière* avec l'industrie, soit dans le *dupe échange*, soit dans la protection, et mieux avec *des droits compensateurs* sur toutes les marchandises qui passent sur la frontière pour entrer ou pour sortir, selon que le proposait F. Bastiat, un vrai libre-échangiste, qui ne voulait pas sacrifier l'agriculture à l'industrie, comme l'on fait ses prétendus disciples.

« Si cette égalité, que ne peut nous refuser la justice la plus élémentaire, a tant de peine à passer dans nos lois fiscales, c'est qu'elle n'a pas encore pénétré dans l'esprit de nos législateurs, imbus, comme tous les Français, des doctrines anti-rurales, antinationales et antisociales, de l'Ecole de Manchester, à laquelle l'Etat a, depuis longtemps, et, inconsciemment, livré le monopole de l'instruction économique de la jeunesse.

« Voilà la source de tous nos malheurs sociaux !

« Il faut donc, avant tout, sous peine de voir toujours nos efforts avorter, combattre ce monopole en émettant le vœu suivant :

« Que dans toutes nos écoles publiques, grandes « ou petites, en concurrence avec la vieille écono- « mie politique, soient créés des cours d'économie « sociale, dans lesquels, au lieu de l'individualisme « païen qui, par la ruine de l'agriculture et l'encom- « brement des villes, a fait de la lutte pour la vie « une lutte de bêtes féroces, on enseignerait la soli- « darité sociale et la nécessité du relèvement de « l'agriculture par des lois d'égalité et de justice. »

« Il y a longtemps que je vous l'ai dit, mes chers collègues :

« Nous roulons sur la pente de l'abîme où s'est « englouti le monde romain. N'attendons pas, pour

« essayer d'enrayer, que tous les freins soient « rompus. » (1)

« Certes, les remèdes proposés sont nombreux(2), mais ils sont tous impuissants, parce qu'ils ne s'attaquent qu'aux effets sans remonter aux causes — dont la principale, je ne cesserai de le dire, est l'empoisonnement de l'esprit public par les fausses doctrines de l'économie politique officielle, et cela sans aucun souci de contre-poison.

« C'est ce contre-poison que la Société des Agriculteurs de France doit réclamer à cor et à cri ! (3) ».

Notre vœu, accepté à l'unanimité dans la séance du 10 mars, par la Xme section, fut porté le 12 par son président, M. le Comte de Salvandy, à la tribune de l'Assemblée générale, qui l'accepta sous une forme plus restrictive encore de l'enseignement orthodoxe, puisqu'il y est dit : « Que les manuels « d'enseignement destinés aux écoles et la direction « donnée en général à l'enseignement sur les ques- « tions écomiques et sociales soient en tous points « conformes aux doctrines défendues par la Société « des Agriculteurs de France ».

C'est la proscription complète de l'enseignement des doctrines antiagricoles de l'économisme Manchestérien, ce qui vaudrait infiniment mieux que le partage que je réclame, lequel ne se ferait certainement pas à notre avantage.

LES CONSEILS GÉNÉRAUX

SESSION D'AVRIL 1896.

Encouragé par le succès obtenu par mon vœu auprès de mes collègues de la Société des Agriculteurs de France, j'ai cru devoir le porter devant les Conseils généraux par la circulaire suivante, adressée à tous les présidents et à un grand nombre de leurs membres, aux Préfets, aux Maires des chefs-lieux, à la presse et aux plus importantes sociétés agricoles de chaque département :

Monsieur le Président du Conseil Général de......

« J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint, avec le résumé des motifs, le Vœu adopté par la Société des Agriculteurs de France, dans sa récente session, avec instante prière, si vous l'approuvez, comme je l'espère, de le soumettre au Conseil général.

« Ce Vœu, dont la réalisation est le *Delenda Carthago* du relèvement financier et moral de la France, a été très favorablement accueilli par MM. le Président du Conseil, les Ministres de l'Agriculture, de l'Instruction publique et leurs bureaux, auxquels j'en ai réclamé la mise en pratique ; mais les rurophobes sont encore si puissants, que l'appui des Conseils généraux ne sera pas de trop pour aider le Gouvernement à vaincre l'opposition qu'il rencontrera de leur part.

« Dans l'espoir d'obtenir cet appui, grâce à vos soins, je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, avec mes remerciements anticipés, mes salutations respectueuses et dévouées. »

Je ne serai complètement renseigné sur l'accueil fait à mon vœu que lorsque paraitra le *Recueil,* qui doit être publié, de tous les vœux émis par les Conseils généraux. Pour le moment, je sais que quelques Conseils, comme celui de Seine-et-Marne et autres, quoique très favorables, ont renvoyé faute de temps à la session d'août pour le mettre en délibération, quelques autres Conseils, parmi lesquels celui de Puy-de-Dôme et du Cher, dont fait partie M. le Marquis de Vogüé, le nouveau et très sympathique Président de la Société des agriculteurs de France, ont fait un accueil très empressé à ma motion et l'ont adoptée dans le même esprit que la Société des Agriculteurs de France, à savoir : Que l'économie sociale soit enseignée, non pas concurremment, mais en remplacement de l'économie politique, comme je l'avais moi-même demandé dans le principe, par le projet de vœu que j'avais soumis au Congrès Agricole et Viticole de Lyon, en septembre 1894 et à l'appui duquel je disais :

« A quoi sert de soumettre un malade aux meilleures règles de l'hygiène, aux plus savantes prescriptions médicales, si une main criminelle mêle chaque jour à ses aliments, à ses tisanes, une dose d'arsenic ou de morphine.

« La main ou mieux la voix criminelle qui mêle chaque jour l'arsenic et la morphine aux aliments moraux, aux tisanes de la République, c'est celle des économistes de l'école de Manchester ; cette voix, il faut, si non la faire taire, tout au moins lui faire retirer la protection et les subventions de l'Etat, en demandant, comme le font depuis longtemps les Terrianistes :

« *La suppression, par toute la France, des cours d'iniquité politique dits : d'économie politique.* »

« N'est-ce pas le comble de l'absurde d'employer l'argent des contribuables à faire enseigner des doctrines qui ruinent les contribuables. »

Organisé par des protectionnistes pour l'étranger et des importateurs, le Congrès de Lyon fit un très mauvais accueil à mon vœu et même, probablement

(1) Voir *Etude d'économie sociale*, p. 288, chez Fischbacher, Paris, 3,50 franco.

(2) Autant de balançoires pour nous faire prendre patience.

(3) Voir les comptes-rendus de la session de 1869.

pour ne pas avoir à en délibérer, la Commission des vœux, devant laquelle j'avais défendu le mien, ne rendit aucun rapport, les supprimant tous.

Donc j'accepte, avec le plus grand plaisir, l'aggravation fort logique et très prudente de mon vœu et suis persuadé qu'il sera voté par la grande majorité des Conseils généraux dans la session d'août partout où le préfet, comprenant l'importance de l'agriculture comme base sociale, ne se mettra pas du côté des protectionnistes pour l'étranger et la spéculation, les anti-nationalistes, qui se défendront avec leur énergie et leur habileté ordinaire.

L'insuccès de mes efforts persévérants auprès des divers partis des Chambres, me donne la conviction que c'est principalement de l'initiative des Conseils généraux qu'il faut attendre « le salut social par le retour à la terre », parce que ces Conseils contiennent moins de politiciens et de littérateurs que les Chambres, et beaucoup plus d'hommes pratiques.

Et c'est pour pousser plus vivement les Conseils provinciaux à entreprendre et à mener à bien cette grande, belle et bonne œuvre que j'ai publié cette étude, dont je les prie d'agréer l'hommage.

CONCLUSION

Sans parler, parce qu'ils sont suffisament connus, des efforts infructueux de nos législateurs, je pourrais multiplier à l'infini les exemples pour prouver que partout, chez toutes les associations réformistes, chez toutes les écoles socialistes la bonne volonté est frappée d'impuissance ; mais c'est surtout chez le parti radical et le parti socialiste conservateur se disant *révolutionnaire*, que se rencontrent les preuves les plus lamentables des effets pernicieux du virus contenu dans l'enseignement de l'économisme libertaire et individualiste.

Voilà des citoyens qui disent « détester l'oppression capitaliste » et qui cependant ont soutenu et soutiennent de toutes leurs forces, les doctrines économiques sur lesquelles le capitalisme a établi sa grande puissance et comptent sur les mêmes doctrines pour prendre sa place.

Sous le fallacieux prétexte de procurer la vie à bon marché à l'urbain, ils ont aidé de leur mieux les spéculateurs et les transporteurs à faire donner à l'étranger le travail des ruraux. Ceux-ci ne pouvant plus gagner leur vie aux champs vendent à vil prix leur lopin de terre ou le laissent en friche pour aller dans les grandes villes offrir partout leurs bras au rabais et faire baisser indéfiniment les salaires.

Pour remédier à un si triste état de chose, qu'ils ont contribué à créer, qu'ont-ils trouvé dans la science tant vantée et dans le génie tant admiré de Karl Marx et de Lasalle ? La journée de 8 heures qui ne serait utile à l'ouvrier qu'avec une grande abondance de travail ; mais devient une simple fumisterie électorale, s'il n'y a même pas 4 heures de travail pour tous ceux qui en demandent.

Pour faire un civet de lièvre, dit la Cuisinière bourgeoise, — prenez un lièvre ; puis elle indique la manière de faire la sauce. — Nos cuisiniers socialistes laissent le lièvre (le travail) se sauver à l'étranger et ne s'occupent que de la sauce : (la règlementation du travail).

Je crois pouvoir me dispenser, après les récents débats des Chambres sur ce sujet, de discuter ici les doctrines collectivistes. Je veux admettre qu'elles feront le bonheur de l'humanité. Quoiqu'il en soit : Après les excès du libéralisme individualiste, qui nous ont conduits où nous en sommes, les excès de la règlementation collectiviste s'imposent pour un temps plus ou moins long.

Je me bornerai à indiquer les différences fondamentales qui séparent le socialisme *conservateur* allemand qui domine en France, du socialisme national révolutionnaire dont j'ai publié, je l'ai dit, le programme le plus complet dans la *Revue Socialiste* de juillet 1894.

L'école socialiste allemande ou Marxiste est athée, conservatrice et révolutionnaire de nom *seulement*.

Non seulement elle conserve le parlementarisme et le suffrage agissant en foule, en cohue, lesquels ont prouvé, par une longue pratique, qu'ils ne pouvaient conduire qu'au Césarisme et au triomphe de la Féodalité financière ; mais elle en fait ses moyens suprêmes de succès pour s'emparer des pouvoirs publics et puis faire entrer par force le public dans le paradis collectiviste.

C'est Karl-Marx qui a émis cette grande hérésie qui est la pierre d'angle de son Ecole :

« La force est la grande accoucheuse du droit. »

La force, étant l'instrument des forts, n'a jamais accouché et n'accouchera jamais que de l'oppression.

L'Ecole socialiste nationale ou terrianiste est déiste et chrétienne, sans distinction de culte (1). Non seulement elle repousse les moyens violents, mais un des principaux articles de son programme porte :

« La loi païenne du plus fort, c'est-à-dire la loi
« du nombre, remplacée, en tout et pour tout,
« par la loi française de l'arbitrage, en usage dans

---

(1) Elle doit rester déiste et chrétienne. Si elle voulait s'inféoder à un culte quelconque, elle serait, à son tour, frappée d'impuissance. C'est là son écueil. (Voir mon étude : *Le problème religieux et ses trois termes*, déjà citée).

« les anciennes communes du moyen-âge, qui « avaient admirablement compris que l'arbitrage « est le seul moyen de faire triompher le droit des « faibles. »

Mais pour que les intérêts puissent être arbitrés, il faut qu'ils soient groupés et légalement représentés.

Voilà pourquoi les Terrianistes d'accord avec les diverses Ecoles socialistes françaises sont convaincus de l'impuissance réformatrice du parlementarisme actuel, et disent que demander à nos modernes politiciens de travailler sérieusement à détruire les abus, les monopoles et les iniquités sociales dont ils vivent ou espèrent vivre, c'est leur demander le suicide ;

Que le suffrage universel et le régime représentatif ne seront dés vérités que lorsqu'ils seront organisés professionnellement, en prenant pour modèle l'admirable organisation des célèbres communes du moyen-âge, qui accordaient une juste et légitime participation dans les affaires et l'administration locale aux classes laborieuses de la Cité, participation directe et effective qu'elles conservèrent pendant trois siècles, jusqu'à l'arrêt du Conseil de 1775, par lequel le despotisme des derniers Bourbons mit fin aux franchises communales (1).

Il nous reste à examiner les différences qui caractérisent les deux écoles économiques qui font le sujet du présent article.

« La *vieille économie politique*, comme l'a dit un éminent sociologue, est une bête brute qui n'a en vue que la richesse (2) ; » j'ajouterai : « et sa concentration dans le plus petit nombre de mains possible. »

Elle prêche l'individualisme à outrance et a pour principe « laissez faire et laissez passer » (les forts écrasant les faibles) ; — laissez faire et laissez passer » (notre travail et notre argent à l'étranger).

Elle préconise l'intérêt du consommateur devant primer l'intérêt du producteur ; et, à sa suite, les radicaux et les socialistes politiciens on fait crier au peuple : Vive l'intérêt du consommateur ! ce qui équivaut à crier : *Vive les frêlons, mort aux abeilles !*

(1) Voir Ménard, l'historien de la ville de Nimes, dans lequel on trouvera de nombreux renseignements sur la constitution communale de cette illustre cité, qui ne fut pas une des moins bien organisées. — Voir aussi mes Études : les *Inégalités douanières* et *Fumisteries capitales*. Je ne saurais trop engager les jeunes gens qui s'occupent de sociologie à consulter, à ce sujet, les archives de leur ville, et les œuvres de M. de St-Yves.

(2) *Mes conclusions sociologiques*, par M. le comte de Chambrun.

Bref, c'est à l'économie politique que nous devons non seulement notre ruine matérielle, qui peut être réparable, mais notre ruine morale, qui serait irréparable, si nous la laissons s'aggraver d'avantage.

L'économie sociale est la science qui a pour but l'organisation rationnelle de la société, en y faisant entrer le plus d'égalité et de justice possible. Elle prêche l'altruisme et la solidarité, *le retour à la terre* et à l'*Évangile*, dont l'économie politique nous a tant détournés.

Elle est, en un mot, la vraie Doctrine chrétienne mise en pratique, autant qu'elle puisse humainement l'être.

En résumé, comme je crois l'avoir démontré avec un certain luxe de preuves, le relèvement de l'agriculture accompagné de toute réforme restera impossible, ou, quoique votée, avortera — tant que les prêtres de Mercure, de Plutus et du Veau d'or conserveront, aux frais de l'Etat, le monopole de l'instruction économique de la jeunesse.

EUG. DE MASQUARD.

St-Gésaire-les-Nimes, 20 janvier 1897.

DU PHÉNOMÈNE EN OCCULTISME

Chaque fois que nous avons détourné les spirites du phénomène, nous nous sommes heurtés à cette pierre d'achoppement : ce n'est vraiment pas la peine de faire du spiritisme, si l'on ne peut pratiquer des expériences. Ce raisonnement est absolument faux. Nous ne proscrivons les expériences que pour les néophytes et non aux adeptes exercés du spiritisme ; nous voulons en un mot que l'élève en occultisme apprenne la théorie avant de passer à la pratique.

C'est là un principe bien simple, bien élémentaire, toutefois il est extrêmement difficile de l'inculquer aux commençants.

Cependant, en ce qui concerne les autres connaissances humaines, l'élève commence toujours par apprendre la théorie, avant de passer à la pratique.

Comprendrait-on par exemple, un chimiste qui dirait à son élève : « Mon ami, voilà un laboratoire, des fournaux, des acides et tous les produits nécessaires pour exécuter des opérations chimiques, vous n'avez qu'à marcher. »

Le pauvre élève ne pourrait rien faire, ou son ignorance pourrait le rendre victime de ses combinaisons maladroites.

Que fait donc le chimiste ?

Il explique à son élève le but de sa science ; il lui montre quelles sont les bases sur lesquelles elle repose ; il lui explique les différentes combinaisons et réactions des corps, leur affinité, leur classification, ; puis, quand l'élève est instruit, quand il connaît bien sa théorie, il lui apprend quelques manipulations, il le laisse opérer lui-même, enfin, après quelques années de pratique, il peut lui confier son laboratoire. Il en est de même en astronomie, en physique, en histoire naturelle.

Pourquoi donc vouloir agir autrement en occultisme ? C'est parce qu'on suppose que les Phénomènes sont des choses fort simples, naturelles et partant peu dangereuses à pratiquer ; or c'est là précisément la grande erreur ; les phénomènes sont d'autant plus dangereux qu'ils sont prodigieux ; le phènomène est là devant lui, palpable, saisissable et il ne veut pas y croire, il ne le peut pas, malgré toute sa bonne volonté et il s'imagine toujours qu'il y a un truc quelconque.

Du reste il faut procéder avec ordre dans l'étude de la succession des phénomènes et c'est là ce qui constitue l'INITIATION ; et c'est avec raison que notre confrère Ch. Barlet dit que : « la science occulte pratique offre cette particularité toute spéciale que l'étudiant y est, à la fois, l'opérateur et l'objet de l'expérimentation. Pris tout entier dans le phénomène, qui ne lui est pas complétement extérieur, il le modifie selon son état intellectuel et moral. Cette remarque demande quelques développements.

Deux sortes de moyens s'offrent à nous comme possibles pour obtenir la communication avec l'invisible : ou contraindre cet invisible à se manifester à nos sens, ou à l'inverse, nous modifier nous-mêmes de façon à étendre nos facultés au delà du domaine ordinaire de notre perception.

La contrainte de l'invisible est demandée aux procédés de la Magie. Ces procédés ont pour effet de surexciter la volonté de l'opérateur par des pratiques extrêmement compliquées, de fixer sa pensée par des symboles très expressifs et d'utiliser les correspondances naturelles entre les deux mondes. Or, l'expérience a toujours montré que ces moyens, fort dangeureux, quand on n'atteint pas la perfection, ne fournissent ni enseignement, ni certitude, quand ils réussissent. Il faut bien s'attendre en effet, à ce que dans la nature, aucun être ne puisse contraindre que ceux qui lui sont inférieurs ou égaux et non ceux qui sont au-dessus de lui ; or s'il est utile de connaître ces êtres inférieurs, ce n'est que pour les dominer, non pour obtenir d'eux ce qu'ils ne peuvent nous apprendre. Ainsi la Magie n'est guère qu'un bouclier artificiel et fragile contre la force d'en bas.

Pour ce qui est d'étendre nos facultés de perception, cela peut s'obtenir de trois manières :

Ou par suite d'une organisation physiologique spéciale qui constitue soit la psychométrie et la clairvoyance, soit la médiumnité spirite ;

Ou par des moyens artificiels qui y suppléent, les narcotiques, les hypnotisants et le magnétisme ;

Ou par un développement spécial de notre être qui l'élève dans l'échelle de l'élévation au rang que nous aspirons à connaître.

C'est celui que l'*Initiation* enseigne.

De ces trois manières, les deux premières donnent des résultats immédiats ; la dernière, est au contraire fort lente, mais c'est la seule certaine.

En effet, dans les deux premières, le sujet modifié se trouve jeté brusquement et contre nature, dans un monde où il est incapable de distinguer la réalité de l'hallucination. Cela tient à son ignorance et à son imperfection : à son ignorance, car il ne sait ni énumérer, ni classer, ni reconnaître les milliers d'êtres qui s'offrent à lui ; — à son imperfection, car n'ayant rien fait pour s'élever au-dessus de sa sphère naturelle, il se trouve dans la région du monde invisible qui correspond à son état, imparfaite comme lui et en même temps convoitée, assiégée par des êtres inférieurs qui ne demandent qu'une occasion pour s'y précipiter.

Il ne suffit donc pas que nous nous mettions en état de percevoir le monde invisible, il faudrait encore en traverser, par force, les régions inférieures pour arriver à celles que nous cherchons.

Il y a, à la vérité, un procédé artificiel, fort simple pour y réussir, mais l'extase qu'il produit est fatale à celui qui n'est pas capable d'arriver autrement au but cherché, après l'avoir mis en présence d'un invisible qu'il peut rarement comprendre, elle se termine par la désorganisation de l'individu, la folie ou la mort ».

Reste donc le développement de notre être, qui consiste dans le perfectionnement intellectuel et moral propre à nous élever dans l'échelle des créatures.

C'est là le vrai et l'unique moyen, c'est le plus long, le plus difficile, le seul certain ; mais les âmes honnêtes et pures atteignent par celui-là, l'*Initiation*.

Ernest Bosc.

La Dentellière du Puy

Suite (1)

I

Il y a vingt-cinq à trente ans que me trouvant à Belle-Mine pour y recueillir un petit legs, dont j'avais hérité d'une vieille amie de ma famille, je fus témoin de l'enlèvement de force d'une femme d'une quarantaine d'années environ.

Cette femme était folle disait-on, au point d'avoir mis elle-même le feu à sa maison.

Au moment où je la vis, elle se débattait désespérément entre les mains d'infirmiers d'un asile d'aliénés, qui, par ordre de l'autorité venaient s'en emparer pour la conduire au grand établissement des fous situé à quelques lieues de Belle-Mine.

— Je ne suis pas folle, hurlait la malheureuse femme, laissez-moi, je ne fais de mal à personne.... Ma mère, ma sœur, venez à mon secours.... mais non, suis-je bête, ce sont elles peut-être, qui me font enfermer, afin que je meure dans cet établis sement et hériter ainsi de ma fortune!...

— Allons, pas tant de criailleries, s'écria un homme correctement vêtu, qui paraissait le chef des infirmiers :

— Tu as mis le feu à ta maison et tu as fais mille autres folies encore. — Tes parents tu les as ménacés de les tuer.

Un homme du peuple, grand et laid, mais robuste et bien pris se précipita sur les infirmiers pour leur arracher la folle qui luttait toujours, mais bien en vain.

— Olympe a toute sa raison disait l'homme, c'est une infamie de la traiter de la sorte. Je ne dis pas qu'elle n'ait de temps à autres quelques absences, mais ça n'est pas une raison pour mériter un séjour à l'hospice des fous ; c'est pour le coup, qu'elle y deviendrait réellement aliénée.

A la voix du gros homme, la femme cessa de gesticuler et de crier.

Ruffec, dit-elle, mon bon Ruffec, cesse de me défendre, car ils t'enfermeraient toi aussi.. Non, je ne veux pas que tu t'en mêles, d'ailleurs tout ce que j'ai fait, je devais le faire et je ferai pire encore si... si... si... Puis la femme essaya mais en vain, d'achever sa phrase ; une pâleur livide venait de remplacer tout à coup sur ses joues amaigries, le rouge vif que ses efforts pour échapper à l'étreinte des infirmiers avaient imprimé sur elles.

---

(1) Voir le numéro précédent.

L'homme correctement vêtu repoussa rudement Ruffec :

— Tais-toi, espèce d'imbécile, tu es aussi détraqué qu'Olympe, ta vieille amoureuse pour rire. Tiens regarde, elle-même se moque de toi en ce moment, comme toujours du reste ; vas-t'en et au plus vite encore, ou bien je te ferai coffrer !

Je regardais Olympe, sa physionomie était complètement changée ; une grimace rapetissait son visage et sa bouche crispée avait un sourire étrange en regardant le pauvre diable, qui seul prenait sa défense en cet instant critique. Ruffec avait vu comme moi, l'expression mauvaise de ce sourire et ce n'était sans doute pas la première fois qu'il en subissait l'amère ironie, car baissant la tête et les yeux inondés de larmes, l'unique ami de la folle s'éloigna lentement.

Profitant de l'accalmie momentanée de la femme, les infirmiers la hissèrent dans la voiture d'ambulance et garrotèrent leur proie sur la banquette.

J'avais la vision d'un drame devant mes yeux. Cette Olympe m'intriguait, aussi je me plaçais devant elle, du temps que se faisaient les derniers préparatifs du départ. Le visage de la pauvre femme avait repris son expression première. Sans être jolie, sa physionomie était agréable, elle avait même dû, vingt ans auparavant, être une personne attrayante, elle avait des traits accentués, le nez était droit et pointu, les narines larges, la bouche fort bien dessinée avec des lèvres minces, le menton fort et carré, les pommettes légèrement saillantes, les yeux grands très noirs et brillants, malgré l'âge que paraissait avoir la folle. Son front bas, mais large était à moitié recouvert par une épaisse chevelure noire, que sa coiffe arrachée dans la lutte laissait flotter sur ses épaules, à peine quelques fils argentés se montraient-ils sur les tempes très renflées et agitées d'un battement nerveux, tandis que tout le reste du visage était devenu calme et comme méditatif. Je regardais fixement Olympe, qui ne paraissait voir personne en cet instant et je projettais magnétiquement ma volonté sur ses tempes, dont je voyais les veines se gonfler. Je voulais savoir, si cette créature était sensible à un vouloir étranger ; en un mot, si elle était suceptible de ressentir une direction hypnotique, comme je le supposais.

Je ne me trompais pas, Olympe sursauta sur son siège et son regard profond après plusieurs hésitations se fixa sur moi, avec une expression anxieuse. Puis, voyant qu'à cause d'elle, j'étais attendri, Olympe sourit tristement et dit : « Oui, oui, c'est comme cela... tout a brûlé... je serai désormais

tranquille.... Oui, je crois que je suis folle... Oui, mais pas toujours... ce n'est que lorsque j'ai froid... et que..... aie..... aie..... j'ai froid, j'ai froid..... et la malheureuse ne pouvant porter ses mains attachées, à son visage, le tourna vers le fond de la voiture.

En ce moment, l'ordre du départ étant donné par le chef, le cheval partit au galop et je ne revis jamais la pauvre Olympe. Je demandai quelques renseignements sur elle, mais j'appris fort peu de chose, sinon qu'elle avait hérité de M. Paternot et de sa femme, des voisins, à qui elle avait été dévouée par intérêt. J'appris aussi que depuis la mort du vieux, il y avait cinq à six ans, Olympe Roussel avait commencé par devenir toute extraordinaire et originale et qu'elle était si fière d'avoir une maison avec de beaux meubles, elle, qui jusque là ne vivait que de son travail de dentellière. que personne ne pouvait l'approcher, qu'enfin, elle n'allait plus à l'église, que c'était une véritable honte et que même un jour elle a mis à la porte sa mère et sa sœur Mme Placeron, dont du reste, Olympe avait toujours été jalouse ; ensuite elle qui était si pieuse autrefois par hypocrisie sans doute, avait refusé de laisser bénir sa maison par le curé, ainsi que cela se pratique une fois l'an chez les catholiques dans certaines contrées. Bref des gens qui ont été assez curieux pour l'épier dans sa maison assurent qu'Olympe Roussel y causait à haute voix comme avec des gens et qu'on n'en voyait pas, et qu'il se faisait un tel tapage dans sa maison. qu'on l'entendait de la rue, surtout la nuit, alors que portes et fenêtres étaient closes.

Nous pensions dans le quartier, ajouta sa voisine mon interlocutrice (la boulangère en face de la maison d'Olympe) que Mlle Roussel devait s'être donnée au diable pour obtenir l'héritage des Paternot, héritage assez considérable, Monsieur, cela va au moins, dit-on à 40 ou 50 mille francs ; jugez, si la mère Roussel qui n'a pas un rouge liard en dehors de ce que gagne son vieil ivrogne de mari va se carrer dans la fortune d'Olympe ; car voyez-vous une fois enfermée dans l'asile, comme on ne va pas la dorlotter, vous pensez bien qu'elle ne durera pas longtemps, la pauvre folle !... C'est le vieux garde champêtre qui ne va plus travailler qu'à se rougir le nez en compagnie de sa femme. Ah ! mon Dieu, il ne faut pas tant désirer la fortune, car lors que l'on est exaucé, le malheur ne tarde pas à rabattre votre joie ! Pour sûr le diable se venge actuellement sur Olympe ; car enfin, contente comme elle était d'être devenue riche, je vous de mande un peu, Monsieur, si elle aurait mis elle même le feu à sa jolie maisonnette, pour son plaisir !.. C'est le diable qui l'a forcée, j'en suis assurée ; j'en mettrai la main dans mon four brûlant !

Dans les yeux de la loquace boulangère se lisait une méchante satisfaction de voir Olympe dépossédée de cet héritage, qui sans doute avait fait bien des envieux !

Le souvenir de cette scéne pénible du départ de la folle, s'était depuis longtemps effacé de ma memoire, lorsque parcourant avec mon Maître, il y a peu de mois, une région sombre de l'astral, à la recherche d'une personne récemment suicidée, à à qui mon Maitre voulait par mon intermédiaire apporter quelques soulagements, je saisis au passage, une plainte, que l'on entend certes, souvent dans l'Erèbe : « J'ai froid, j'ai froid ; je crois qu'il me poursuit, au secours, au secours!

Le timbre de la voix ne m'était pas inconnu, je l'avais entendu déjà quelque part, mais sans me rappeler où. — Je fis un violent effort pour arrêter net mon vol (ou ce qui semble toujours être un vol), car une fois lancé dans ma course astrale l'arrêt subit me cause une certaine angoisse. Je m'approchais assez près d'une forme, qui se peltonnait dans une excavation, d'un sol d'une nature volcanique.

— Qui êtes-vous et que puis-je faire pour vous soulager ? dis-je, à l'ombre devenue muette de terreur, sans doute ?

A ma voix, la forme se dressa et je reconnus la pauvre folle de Belle-Mine, qui m'avait fait une si vive impression plus de vingt ans auparavant ; elle me reconnut de suite et s'attachant à moi :

— Ah ! Monsieur, Monsieur, que je suis malheureuse, je souffre beaucoup, bien plus que dans l'asile où je me suis tuée pour échapper à Paternot..... Et cependant, j'avais fait ce qu'il avait voulu. J'avais brûlé ma jolie maison ! ah, le misérable ! que je suis punie ; et à présent, c'est Ruffec qu'il poursuit, le pauvre cher, il est devenu idiot, pour m'avoir trop aimé !... Tenez, tenez, voilà Paternot, qui s'avance, il est avec sa femme, ah ! que j'ai peur... Protégez-moi, au nom de votre saint Patron, car, pour Dieu, il m'a damnée ; je n'ose plus l'invoquer !

Je vis en effet, un amoncellement noirâtre qui roulait ou bondissait en se rapprochant du lieu où j'étais avec Olympe. Je compris ques des entités mauvaises venaient de se joindre aux Paternot pour nous attaquer. Je fis un appel énergique à mon Maître qui dejà était fort loin, mais qui sans doute me surveillait, car il fut auprès de nous, en moins de temps qu'il faudrait pour le dire. Sa

radieuse aura qu'il fit rayonner intentionnellement à une grande distance, produisit une véritable déroute dans la bande démoniaque.

— Femme, viens avec nous, dit mon Maître à Olympe, nous te conduirons assez loin d'ici, pour que tu sois un certain temps à l'abri de tes ennemis. Tu en profiteras pour t'efforcer de prier le Seigneur, lui demandant, en toute sincérité de cœur, d'expier tes fautes et d'être mise de nouveau à bref délai en face de la tentation d'envie qui te fit la serve volontaire et la complice à demi consciente de cet infâme Paternot, dont l'avarice a troublé le mental jusqu'à lui faire commettre l'homicide. Il est mort victime de sa folie et toi de la tienne. Voici tout ce que je puis faire pour toi : te mettre en un lieu où moins tourmentée par les poursuites de tes ennemis, tu sois à même de te retrouver toi-même et de prendre (avec l'aide des bons anges, qui ne fait jamais défaut à qui le demande) une résolution bien sincère.

Tout en parlant ainsi, nous avions, mon Maitre et moi, mis Olympe dans les bras ou pour mieux dire dans l'Aura enveloppante, comme des ailes de colossales chauves-souris, d'un élemental, lequel l'anesthésia en partie par son souffle et son contact, en sorte que la malheureuse ne se réveilla que quelques heures après son transport dans une autre contrée de la noire région, à laquelle il était impossible même à mon Maitre de la soustraire complètement.

Vous écrirez l'histoire de cette personnalité, me dit mon Maitre ; je vous donnerai les détails complémentaires qui pourraient vous échapper, il est bien de donner des exemples à la foule moutonnière qui va toujours devant elle sans réfléchir, ni sans rien approfondir de ce qui l'étonne un instant; montrer d'où vient le mal, c'est le meilleur moyen de le combattre.

Ayant pris toutes les notes nécessaires et ayant revu deux fois en Astral, Olympe qui devenue plus calme, m'a narré ses douleurs, je vais à mon tour vous raconter son histoire.

(A suivre). M. A. B.

Une Séance Psychique

Le samedi 23 décembre 1896, une dame d'une petite ville du Nord, Mme M., de passage à Nice, où elle y vient passer l'hiver, a eu avec un médium une séance de clairvoyance assez intéressante, car le médium a été comme d'habitude très-voyant, mais il a vu en outre s'accomplir sous ses yeux, diverses manipulations fluidiques curieuses.

Nous résumerons le plus brièvement possible cette séance.

Au début, le médium voit la dame qu'il a devant lui à l'âge de 18 ans (elle en a aujourd'hui 40) ; c'est quelques mois avant son mariage, elle porte une robe de couleur claire, etc., etc.

Trois mois avant ce mariage la jeune fille a eu un grand chagrin et a beaucoup pleuré ; elle se trouvait chez son père, dans le salon qui est tendu de rouge ; le mobilier est décrit par le médium.

Une personne se présente devant lui, c'est Alexandrine, une femme de chambre qui a pour ainsi dire élevé la jeune fille en question qui avait perdu sa mère, alors qu'elle était en bas âge. Cette femme de chambre a été très bonne pour elle.

La scène change, le médium voit auprès de cette dame, une petite fille de 5 à 6 ans assez laide et d'un aspect maladif ; c'était la filleule de la dame, le médium voit sur la poitrine de l'enfant, la première lettre de son nom B. ; en effet elle se nommait Boucher.

La scène change encore : sur un fauteuil le médium voit comme un amas de gaze de soie de couleur noirâtre, peu à peu cette gaze (qui est du fluide vital, nous le savons) prend la forme d'un corps humain assis sur ce siège, mais ce corps n'a aucune consistance, il est tellement transparent que le médium voit au travers du fantôme le fauteuil sur lequel il est assis. Le fantôme est celui du mari de la dame ; elle le reconnait par la description qui lui en est donnée. La main droite semble pour le médium matérialisée à tel point qu'elle lui paraît physiquement visible, elle est fort belle et la couleur de sa carnation est si vive que cette main semble appartenir à une personne vivante ; le fantôme s'en sert pour répondre par gestes à diverses questions qu'on lui pose ; puis lentement et avec beaucoup de peine et d'efforts, cette main s'élève et s'approche du creux de l'estomac du fantôme qui dit : c'est là ! En effet il désigne l'emplacement du mal qui l'a emporté. Il est mort d'une maladie d'estomac et fait curieux, en approchant sa main de sa poitrine, il a montré son gilet qui est de couleur brune ; il a également éclairé ainsi sa chaîne de montre en or.

Aux questions posées, le fantôme ne répond qu'avec beaucoup de difficultés. Il n'aurait même pu se matérialiser et parler, dit-il, sans le concours de sa grand'mère qui a aidé son petit-fils dans la manipulation des fluides. Cette grand'mère était morte 30 ans avant son petit-fils, le mari de Mme M.

A ce moment le fantôme de la grand'mère manipule le fluide autour de la tête de son petit-fils ;

cette manipulation permet au médium de se former peu à peu le crâne qui a des cheveux gris. La forme de la tête ainsi refaite était oblongue, c'est-à-dire dolicocéphale.

A diverses questions posées,le fantôme a répondu qu'il était fatigué comme un valétudinaire, qu'il était mort depuis 9 mois (la dame disait 8) mais vérification faite, c'était bien neuf, et il a ajouté que si ce n'était l'ardente affection qu'il avait pour sa femme, il aurait préféré de beaucoup ne pas être réveillé de l'état comateux dans lequel il se trouvait ; qu'aujourd'hui il se rendait bien compte qu'il était mort et qu'il habitait l'*astral*, dans la maison de sa grand'mère qui l'avait recueilli et que cette maison était en tous points semblable à celle que sa grand'mère avait occupé sur la terre, avec cette seule différence que la demeure astrale était beaucoup embellie.

L'Entité de l'astral a ajouté qu'il regrettait beaucoup d'avoir mené une vie oisive et de n'avoir produit aucune œuvre utile durant sa vie, car à présent, il savait fort bien qu'on avait à rendre compte du temps exact passé sur la terre ; qu'il s'était trop complu dans le bien-être, dans l'affection de sa femme ; que quand il avait voulu faire de la politique, sa femme l'en avait détourné ; il dit enfin qu'il a abusé de la marche et qu'il a ainsi devancé le terme de sa vie de deux ans et demi à trois ans et que de ce fait, il était coupable et resterait ce même laps de temps dans une sorte de trouble, parce qu'il aurait été utile qu'il restât sur la terre exactement le temps qui lui avait été prescrit.

Il a reproché à sa femme d'avoir été trop bonne pour lui et de l'avoir pour ainsi dire trop adulé.

Racontant ensuite qu'il avait fait pendant son enfance plusieurs chutes, il dit qu'il était redevable de celles-ci à des entités de l'astral qui étaient ses ennemis et qui voulaient ainsi le tuer pour l'empêcher d'accomplir sa dernière incarnation.

« Je suis encore hésitant et flottant a-t-il ajouté, et j'ai peu de suite dans les idées. »

A cette demande : Veuillez montrer votre physionomie ? Il a répondu : « Non, je suis encore trop laid. », mais il a laissé voir ses grosses moustaches qui étaient pour ainsi dire, la caractéristique de son visage.

Commentaires. — Cette vision a été surtout curieuse pour le voyant qui avait rarement vu une main dont la chair avait l'air si naturel qu'elle semblait appartenir à une personne vraiment vivante.

Nous devons également retenir de cette vision que le fantôme était si transparent, que l'on voyait au travers de sa forme le fauteuil sur lequel il était assis ; voilà une bonne indication pour reconnaître les photographies spiritiques.

Nous y voyons encore que la main reconstituée fluidiquement, éclaire le fantôme, puisque lorsqu'il la porte vers le creux de son estomac, elle fait voir au voyant, non seulement un gilet de couleur brune, mais la chaîne en or de sa montre.

Disons enfin en terminant, que l'Entité de l'astral dit que sans l'ardente affection qu'il éprouvait pour sa femme, il aurait préferé qu'on l'eût laissé dans son état comateux, dans sa léthargie ; ce qui démontre une fois de plus, ce que nous avons toujours dit et soutenu, qu'on ne doit jamais évoquer les morts, car eux seuls connaissent le moment opportun le plus favorable pour témoigner de leur présence.

Enfin, arrivé dans l'au-delà, l'homme quelque peu intelligent et avancé connaît son état et sait surtout que la vie a un but utile et qu'on ne l'atteint point, quand on vit dans l'oisiveté et l'égoïsme, *l'égotisme* surtout.

J. Marcus de Vèze.

A propos d'hygiène. — Tant que les sociétés et bureau d'hygiène ne pourront par des lois interdire la cohabition de l'homme et de la femme tarés au point de vue sanitaire, la société sera peuplée de non-valeur et de pourriture. Le Connecticut vient de voter une loi qui intéresse au plus haut degré l'humanité ; cette loi en effet interdit à tout homme et à toute femme épileptique, idiote ou imbécile de se marier ou de vivre ensemble comme mari ou femme, tant que celle-ci n'a pas dépassé 45 ans. — La pénalité édictée par la loi est un emprisonnement de trois ans au moins. Voilà qui est bien, mais à l'idiotisme et à l'épilepsie, cette loi n'aurait-elle pas dû ajouter la syphilis, la dégénerescence alcoolique et même la tuberculose parfaitement caractérisée.

L'École de Magnétisme de Lyon fondée par le magnétisseur-masseur très connu, M. Philippe fera dans le courant de l'année scolaire les cours suivants :

Magnétisme et thérapeuthique ; Pr. Philippe. — Physiologie et pathologie ; Pr. Dr Lalande. —Massage ; Pr. Dr Jeanton. — Anatomie ; Pr. Condanin. — Histoire du magnétisme ; Pr. Chipaz.

Nos lecteurs savent sans doute que l'école de Lyon est tout-à-fait spiritualiste, comme son directeur Philippe, et qu'elle explique les cours magnétiques par l'intenvention des forces occultes ou *Entités de l'Astral*.

Le Directeur-Gérant : Ernest Bosc.

Nice. — Imprimerie de la *Curiosité*, rue Saint-François-de-Paule.

TABLE DES SOMMAIRES

de « La Cvriosité »

SÉRIE **VII**ᵉ, DU NUMÉRO **151** à **175**

FIN DE LA TABLE

